



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Joseph Süß Oppenheimer, le Juif de Cour

Héros malgré lui d'innombrables pamphlets et d'un film de propagande nazi ouvertement antisémite, le Juif Süß fut d'abord l'un de ces « juifs de Cour », conseillers des princes et financiers hors pair.

Stuttgart, 4 février 1738. Une foule innombrable se presse sur la place principale de cette ville du Sud-Ouest de l'Allemagne, capitale du duché de Wurtemberg. Plus de 10 000 personnes sont présentes, femmes, enfants, vieillards, paysans venus de toute la région. Dans une atmosphère de kermesse, ils sont venus assister au supplice de l'homme de confiance du défunt duc de Wurtemberg, son conseiller occulte et son âme damnée : Joseph Süß Oppenheimer. Lorsqu'enfin le condamné paraît, des insultes et des cris de joie fusent de la foule. En simple chemise, escorté par une dizaine d'hommes en armes, l'homme est conduit jusqu'à un immense échafaud de bois. A son sommet a été hissée une

cage de fer, l'une de celles utilisées au XVIème siècle pour la mise à mort des criminels de droit commun. C'est là, enfermé derrière ses barreaux de fer et suspendu au-dessus de la foule déchaînée, que Joseph Süß Oppenheimer est pendu. Ainsi s'achève, de manière tragique, la vie de l'un des plus célèbres « Juifs de Cour » d'Allemagne.

Les juifs de Cours... Dans l'Allemagne des XVIIè et XVIIIème siècles, ils sont très nombreux. Pas un prince ou presque qui n'ait « son » Juif. Depuis l'épouvantable guerre de Trente Ans (1618-1648), qui a totalement ravagé leurs Etats, les souverains Allemands ont pris l'habitude de faire appel à des juifs pour reconstruire, développer et moderniser les pro-



vinces dévastées. Leur savoir-faire en matière de maniement d'argent, la puissance de leurs réseaux, leur absence de scrupules religieux, tout pousse ducs et princes à faire appel à eux. Dans l'empire germanique de l'époque, éclatés en dizaines d'Etats, de villes et de principautés et placés sous l'autorité purement nominale de l'empereur, ceux-ci bénéficient en outre de conditions de vie enviables. Contrairement à ce qui se passe ailleurs dans les grands Etats européens, en France, en Espagne et même en Angleterre, les persécutions et les expulsions sont en effet très rares. Bénéficiant d'un statut particulier, quasiment identique à celui de la noblesse, les juifs de cour relèvent exclusivement des princes qui les emploient. Financiers, commerçants, diplomates ou fournisseurs aux armées, ils jouent un rôle capital dans le développement économique des principautés allemandes. Conseillers des ducs et des princes, à qui ils fournissent armes, bijoux, troupes, tissus et produits divers et pour lesquels ils font office de collecteurs d'impôts, ils contribuent à la modernisation de leurs Etats, notamment en les dotant d'une redoutable administration fiscale. Sans oublier de se servir au passage...

Joseph Süß Oppenheimer est l'un de ces juifs de cour. Né en 1692, il est le fil d'un marchand d'Heidelberg, Isaac Süß Oppenheimer, et de Michale Chazan. L'histoire, probablement vraie, veut que Joseph Süß ne soit pas le fil d'Isaac mais l'enfant illégitime du maréchal-lieutenant Baron Von Heidersdorf, alors gouverneur militaire de Heidelberg, avec lequel Michale, à la beauté époustouflante et de surcroît beaucoup plus jeune que son marchand de mari, aurait eu une liaison. Quoiqu'il en soit, c'est à Heidelberg que Joseph Süß passe sa jeunesse. Peu doué pour les études, totalement détaché du judaïsme et se déclarant libre-penseur, il quitte rapidement la ville et trouve une place au sein de la maison de commerce juive fondée jadis par son oncle Samuel Oppenheimer. Né en 1630, mort en 1703, surnommé « l'empereur des Juifs », réputé pour son ouverture d'esprit et son immense culture, celui-ci avait été banquier et fournisseur aux armées de l'empereur Léopold à qui il avait avancé de très grosses sommes pour l'aider à repousser l'invasion turque de 1683. C'est donc là, dans les bureaux de Vienne où flotte encore l'ombre légendaire de son oncle Samuel, que le jeune



Joseph s'initie au maniement de l'argent et à la fiscalité des Etats Allemands.

Vers 1720, on le retrouve coiffeur à Prague puis marchand ambulant à Bonn, visiblement en rupture de ban, peut-être à la suite d'une indélicatesse commise à Vienne. Dans les années qui suivent il parcourt l'Allemagne sans jamais se fixer nulle part. Doté d'un sens des affaires peu commun et d'un entregent exceptionnel, mettant en avant sa prestigieuse parenté avec Samuel Oppenheimer, il parvient à s'introduire dans l'entourage de la famille Thurn und Taxis qui s'est assurée le très juteux monopole des postes à Ratisbonne et dans une bonne partie de l'Allemagne. C'est alors que commence véritablement son ascension. A la Cour du Palatinat, où il s'est fixé à la fin des années 1720, il obtient la concession du papier timbré, qu'il revend aussitôt pour une somme confortable. Avec les profits réalisés, il achète le monopole de la frappe des pièces de monnaie du Grand Duché de Hesse-Darmstadt, qu'il revend également très vite. Riche, Joseph Süß Oppenheimer sillonne alors toutes les Cours d'Allemagne, prêtant des sommes importantes aux

princes et aux prélats, et se remboursant en prenant à ferme impôts et services publics. C'est alors que se produit la rencontre décisive.

Nous sommes à l'été 1732. Alors qu'il séjourne dans la petite ville de Wildbad, dans le Bade-Wurtemberg, réputée pour le bienfait de ses eaux, Joseph Süß tombe sur le prince Charles-Alexandre et celle qui allait bientôt devenir son épouse, Marie-Augusta, princesse de Thurn und Taxis. Agé alors de 48 ans, Charles-Alexandre est alors un prince sans royaume, sans titre, et sans richesses. Converti au catholicisme depuis 1712, ancien chef des armées impériales, brave à souhait - il a remporté de belles victoires contre les Turcs puis lors de la Guerre de Succession d'Espagne - mais sans beaucoup de cervelle, il traîne son ennui d'une cour à l'autre, dépensant sans compter un argent qu'il n'a pas et qu'il emprunte à qui veut bien lui prêter. C'est sur ce soldat vieillissant mais bien né et bien marié que Joseph Süß décide de parier. Excellent connaisseur des cours allemandes, il sait que Charles-Alexandre a des chances sérieuses de succéder au duc de Wurtemberg, le vieux Eberhard-Louis, que l'on

dit fort mal en point. Ayant perdu coup sur coup son seul fils et son seul neveu, le duc n'a en effet plus guère que son lointain cousin, le prince Charles Alexandre, pour lui succéder. Habile, Joseph Süß Oppenheimer murmure à ce dernier ce qu'il veut entendre, qu'il sera le prochain Duc et que lui, Oppenheimer, se fait fort de régler pour lui le « ticket d'entrée » que l'empereur Léopold exige pour lui confier le duché : 12000 hommes entièrement équipés qui lui permettront de guerroyer contre la France. Le lourdaud Charles-Alexandre se laisse d'autant plus facilement convaincre qu'il est féru d'astrologie et que Joseph Süß, qui lui a de surcroît avancé plusieurs milliers de florins, prétend lire son avenir dans les étoiles ...

Et c'est bien ce qui se passe ! En 1733, le duc Eberhardt-Louis passe de vie à trépas. Charles-Alexandre, qui a promis autant d'hommes qu'il voulait à l'empereur Léopold, lui succède aussitôt. Dans ses bagages, le nouveau duc amène Joseph Süß Oppenheimer, l'homme de sa bonne fortune, son financier privé dont il ne peut plus se passer et dont il a décidé de faire son conseiller. Mais voilà. Tout à sa joie

d'avoir enfin un titre, un royaume et des richesses, le prince Charles-Alexandre découvre que son duché n'est pas aussi reluisant qu'il y paraît. Quarante ans de règne du duc Eberhardt-Louis ont laissé la principauté exsangue. Plus intéressé par la chasse et les fêtes que par les questions administratives, le vieux prince a dépensé des sommes folles pour sa nouvelle résidence de Ludwigsbourg, une pâle copie de Versailles, laissant à ses conseillers le soin de gérer sa principauté. Ceux-ci en ont profité pour s'enrichir copieusement, aux dépens des populations soumises à des impôts de plus en plus lourds. Ruiné, le duché de Wurtemberg, majoritairement protestant, voit en outre d'un mauvais œil l'arrivée de son nouveau prince, un converti au catholicisme. Enfin, pour ne rien arranger, Charles-Alexandre découvre avec stupeur que, loin de pouvoir faire ce qu'il veut, il devra composer avec les Etats, assemblée de prélats, de nobles et de représentants de la bourgeoisie qui a le pouvoir de refuser la levée de nouvelles troupes et de nouveaux impôts... Très fâcheux pour le nouveau duc qui s'est engagé auprès de l'Empereur...



Faire rentrer de toute urgence l'argent dont le duché a le plus grand besoin, donner à l'empereur les 12000 hommes qu'il réclame avec insistance et, pour cela, changer la constitution dans un sens autoritaire : tel est le programme que se fixe Charles-Alexandre. Pour y arriver, le duc compte sur l'aide de Joseph-Süß Oppenheimer. Premier ministre officieux, celui-ci déploie des trésors d'ingéniosité pour obtenir les soldats promis à l'empereur - ce qu'il arrive à faire - et pour remplir les caisses du duc. Création de monopoles ducaux - sur le commerce du sel, du cuir, de la fabrication des cartes à jouer, du tabac, des liqueurs, de la porcelaine -, établissement de nouvelles taxes - par exemple sur le port de bottes ! - mise en vente d'offices, amendes à tour de bras pour un oui ou pour un non... L'imagination fiscale du conseiller occulte du prince est sans limites. Lui-même ne s'oublie pas au passage. Prélèvant sa dîme sur chaque office mis en vente, s'étant attribué la gestion des biens des orphelins du duché jusqu'à leur majorité - ce qui permet de très intéressantes opérations spéculatives -, et ayant gardé à son profit le monopole de la frappe des pièces, Joseph Süß Oppen-

heimer mène un train de vie somptueux. Dans son hôtel particulier de Francfort, baptisé le Cygne d'or, il mène grand train, collectionnant les meubles précieux et les tableaux de maîtres, se conduisant en tout point comme un Chrétien, s'habillant à la mode du temps et entretenant ostensiblement une maîtresse chrétienne.

Son train de vie princier, son arrogance, ses frasques, joint à un accroissement continu des impôts, en font bientôt le personnage le plus haï du duché. En 1735, son hôtel particulier est pillé. Mais lui n'en a cure. Décidé à l'abattre, ses ennemis font tout pour le discréditer auprès du duc Charles-Alexandre. A ce dernier, Joseph Süß Oppenheimer fournit depuis longtemps les bijoux dont il raffole. Ces pierres, le financier les achète pour presque rien et les revend à son maître trente ou quarante fois leur prix, gardant pour lui la différence. Les Nobles du Duché ont beau apporter toutes les preuves à Charles-Alexandre, celui-ci ne veut rien entendre. Le duc a trop besoin des compétences de « son » juif de cour. Sans compter que celui-ci l'a aidé à placer à la tête des grands offices publics des hommes sûrs,

et qu'il a développé un très efficace service d'espionnage.

Mais tout a une fin. En mars 1737, Charles-Alexandre se retire pour quelques semaines dans sa résidence de Ludwigsbourg. Officiellement pour soigner un pied qui le fait souffrir. En fait, probablement pour préparer un coup de force contre les Etats et, peut-être aussi, pour imposer par la force la religion catholique à ses sujets. De cette dernière mesure, Joseph Süß Oppenheimer n'est aucunement responsable. Depuis toujours, ce libre-penseur affiché qui scandalise ses coréligionnaires par son mépris des traditions juives, se tient à l'écart des questions religieuses. Qu'il ait revanche aidé le duc à préparer son coup de force est revanche plus que probable. Quoiqu'il en soit, le 12 mars 1737, alors qu'il met au point son coup d'Etat, le duc Charles-Alexandre est foudroyé par une embolie pulmonaire. Cette fois, le vent a tourné.

Le lendemain, le conseil de régence qui a eu vent des projets du défunt duc fait arrêter tous ses collaborateurs. Joseph Süß Oppenheimer est pris à Francfort où il s'est rendu en hâte pour mettre sa fortune à l'abri. Son procès commence au

début du mois de décembre 1737, après que l'ensemble de ses biens ont été confisqués. Durant son procès, Joseph Süß Oppenheimer est accusé de tous les maux : d'avoir pillé le Duché, régné par la corruption et l'injustice, séduit de jeunes vierges chrétiennes, et même d'avoir utilisé la magie noire pour suborner le défunt duc. Bouc émissaire commode, il est pendu en février 1738.

Le procès et l'exécution de Joseph Süß Oppenheimer ont un retentissement considérable. Libelles et pamphlets antisémites fleurissent partout en Allemagne. En quelques mois, Joseph Süß devient le symbole du Juif comploteur et prévaricateur, acharné à la perte du peuple chrétien. C'est cette image, véhiculée au fil des siècles par plusieurs romans et nouvelles, que reprendra le cinéaste allemand Veit Harlan dans son film *Le Juif Süß*, sorti en 1940. Terrible destinée pour ce juif de cour qui n'avait fait que servir un prince avide et dont les pratiques étaient partagées par toute une époque.

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com